

# Société et solitude

---

Marie Dugard

Publication: 1911

Source : Livres & Ebooks

Au cours de mes voyages, je me suis trouvé avec un humoriste qui avait chez lui un modelage de la Méduse de Rondanini, et qui m'assura que le nom sous lequel cette grande œuvre d'art figurait dans les catalogues était inexact ; il était convaincu que le sculpteur qui l'avait taillée la destinait à représenter la Mémoire, mère des Muses. Dans la conversation qui suivit, mon nouvel ami me fit quelques confidences extraordinaires. « Ne voyez-vous pas, »dit-il, la punition du savoir ? Ne voyez-vous pas que, pareil au bourreau du poème de Hood, chacun de ces scholars que vous avez rencontrés à S..., dût-il être le dernier homme, guillotinerait le dernier, sauf un ? »Il ajouta nombre d'observations piquantes, mais son sérieux évident retint mon attention et, durant les semaines qui suivirent, nous fîmes plus ample connaissance. Il avait des capacités réelles, un naturel aimable et sans vices, mais il avait un défaut - il ne pouvait se mettre au diapason des autres. Son vouloir avait une sorte de paralysie, si bien que quand il se trouvait avec les gens sur un pied ordinaire, il causait pauvrement et à côté du sujet, comme une jeune fille évaporée. La conscience de son infériorité la rendait pire. Il enviait aux conducteurs de bestiaux et aux bûcherons de la taverne leur parler viril. Il soupirait après le don terrible de la familiarité de Mirabeau, convaincu que celui dont la sympathie sait descendre au plus bas est l'homme de qui les rois ont le plus à craindre. Quant à lui, il déclarait ne pouvoir réussir à être assez seul pour écrire une lettre à un ami. Il quitta la ville, alla s'enterrer aux champs. La rivière solitaire n'avait pas assez de solitude ; le soleil et la lune le gênaient. Quand il acheta une maison, la première chose qu'il fit fut de planter des arbres. Il ne pouvait se cacher suffisamment. Mettez ici une haie, plantez là des chênes - des arbres derrière les arbres, et par-dessus tout, des feuillages toujours verts, car ils maintiennent le mystère autour de vous toute l'année. Le plus agréable compliment que vous pussiez lui faire, c'était de donner à entendre que vous ne l'aviez pas remarqué dans la maison ou la rue où vous l'aviez rencontré. Tandis qu'il souffrait d'être vu où il était, il se consolait par la pensée délicieuse du nombre inimaginable d'endroits où il n'était pas. Tout ce qu'il demandait à son tailleur, c'était cette sobriété de couleur et de coupe qui ne saurait jamais retenir l'œil un instant. Il alla à Vienne, à Smyrne, à Londres. Dans toute la variété des costumes, le carnaval, le kaléidoscope des vêtements, il s'aperçut avec horreur qu'il ne pouvait jamais découvrir dans la rue un homme qui portât quoi que ce fût de pareil à son habillement. Il aurait donné son âme pour l'anneau de Gygès. Le tourment d'être visible, avait émoussé en lui les affres de la mort. « Croyez-vous, »disait-il, « que j'aie une telle terreur d'être tué, moi qui n'attends que le moment de laisser glisser mon vêtement corporel, de me dérober dans les étoiles lointaines, et de mettre des diamètres de systèmes solaires et d'orbites sidérales entre tous les esprits et moi - pour épuiser des siècles dans la solitude et oublier, si possible, jusqu'au souvenir même ? »Ses gaucheries sociales lui donnaient un remords allant jusqu'au

désespoir, et il parcourait des kilomètres et des kilomètres pour se défaire de ses contorsions de visage, de ses tressaillements de bras et haussements d'épaules. Dieu peut pardonner les péchés, disait-il, mais pour la maladresse, il n'est point de pardon au ciel ni sur terre. Il admirait Newton, non pas tant pour ses théories sur la lune, que pour sa lettre à Collins, où il défend d'insérer son nom avec la solution du problème dans les *Philosophical Transactions*: « Cela me ferait peut-être connaître davantage, chose que je m'applique particulièrement à éviter. »

Ces conversations m'amènèrent un peu plus tard à connaître des cas similaires, et à découvrir qu'ils ne sont pas très rares. On trouve peu de pures substances dans la nature. Les tempéraments qui peuvent supporter dans le plein jour les rudes procédés du monde doivent être d'une pauvre constitution moyenne - comme le fer et le sel, l'air atmosphérique et l'eau. Mais il est des métaux, comme le potassium et le sodium, qui, pour se garder purs, doivent être conservés sous le naphte. Tels sont les talents orientés vers une spécialité, qu'une civilisation à son apogée nourrit au cœur des grandes villes et dans les chambres royales. La nature protège son œuvre. Un Archimède, un Newton, sont indispensables à la culture du monde; aussi les préserve-t-elle par une certaine sécheresse. S'ils avaient été de bons vivants, aimant la danse, le Porto et les clubs, nous n'aurions ni la « Théorie de la Sphère », ni les « Principes ». Ils avaient ce besoin d'isolement qu'éprouve le génie. Chacun doit se tenir sur son trépied de verre, s'il veut garder son électricité. Swendeborg lui-même, dont la théorie de l'univers est fondée sur le sentiment, et qui revient à satiété sur les dangers et l'erreur de l'intellectualisme pur, est contraint de faire une exception extraordinaire: « Il est des anges qui ne vivent pas associés, mais séparés, chacun dans sa maison; ceux-là habitent au milieu du ciel, parce qu'ils sont les meilleurs. »

Nous avons connu maintes gens d'esprit distingué qui avaient cette imperfection de ne pouvoir rien faire d'utile, pas même écrire une phrase correcte. Que tout homme ayant des tendances délicates, soit disqualifié pour la société, c'est chose pire et tragique. A distance, on l'admire; mais amenez-le face à face, c'est un infirme. Les uns se protègent par l'isolement, d'autres par la courtoisie, d'autres encore par des manières acidulées ou mondaines - chacun cachant comme il peut la sensibilité de son épiderme et son inaptitude à la stricte intimité. Mais, en dehors des habitudes de *self-reliance* qui doivent tendre en pratique à rendre l'individu indépendant de la race humaine, ou bien d'une religion d'amour, il n'est aucun remède qui puisse atteindre la racine du mal. Un tel individu semble à peine avoir le droit de se marier: comment pourrait-il protéger une femme, celui qui ne peut se protéger lui-même?

Nous prions le Ciel de devenir des êtres de tradition. Mais s'il est quoi que ce soit de bon en vous, le Ciel avisé veille à ce que vous ne le deveniez pas. Dante était d'une société très désagréable, et on ne l'invitait jamais à dîner. Michel-Ange a connu à cet égard d'amers et tristes moments. Les ministres de la Beauté sont rarement beaux dans les salons et les carrosses. Christophe Colomb n'a point découvert d'île ni d'écueil aussi solitaires que lui-même. Cependant, chacun de ces maîtres a bien vu la raison de son isolement. Il était seul? Certes, oui; mais sa société n'avait d'autres limites que la quantité de cerveau que la nature avait désignée à cette époque pour diriger le monde. « Si je reste, » disait Dante quand il fut question d'aller à Rome, « qui ira? et si je pars, qui restera? »

Mais la nécessité de la solitude est plus profonde que nous ne l'avons dit; elle est organique. J'ai vu plus d'un philosophe dont le monde n'est assez large que pour une personne. Il affecte d'être un compagnon agréable; mais nous surprisons constamment son secret, à savoir qu'il entend et qu'il lui faut imposer son système à tout le reste. L'impulsion de chacun est de s'écarter de tous les autres, comme celle des arbres de tendre au libre espace. Quand chacun n'en fait qu'à sa tête, il n'est pas étonnant que les cercles sociaux soient si restreints. Comme celui du président Tyler, notre parti se détache de nous tous les jours et, finalement, il nous faut aller en sulcy. Pauvre cœur! Emporte mélancoliquement cette vérité - il n'est point de coopération. Nous commençons par l'amitié, et toute notre jeunesse se passe à rechercher et recruter la sainte fraternité qu'elle formera pour le salut de l'homme. Mais les étoiles les plus lointaines semblent des nébuleuses ne formant qu'une lumière; cependant, il n'est point de groupe que le télescope ne parvienne à dissoudre; de même, les amis les plus chers sont séparés par d'infranchissables abîmes. La coopération est involontaire, et nous est imposée par le Génie de la Vie, qui se la réserve comme une part de ses prérogatives. Il nous est facile de parler; nous nous asseyons, méditons, et nous nous sentons sereins et complets; mais dès que nous rencontrons quelqu'un, chacun devient une fraction.

Bien que le fond de la tragédie et des romans soit l'union morale de deux personnes supérieures, dont la confiance mutuelle pendant de longues années, dans l'absence et la présence, et en dépit de toutes les apparences, se justifie à la fin en prouvant victorieusement sa fidélité devant les dieux et les hommes, source de joyeuses émotions, de larmes et de triomphe - bien que cette union morale existe pour les héros, cependant, eux aussi, sont aussi loin que jamais de l'union intellectuelle, et l'union morale n'a pour but que des choses comparativement basses et extérieures, comme la coopération d'une compagnie maritime ou d'une société de pompiers. Mais comme tous les gens que nous connaissons sont insulaires et

pathétiquement seuls ! Et quand ils se rencontrent dans la rue, ils n'osent dire ce qu'ils pensent l'un de l'autre. C'est à bon droit, en vérité, que nous reprochons aux hommes du monde leurs politesses superficielles et trompeuses !

Telle est la tragique nécessité que l'expérience rigoureuse découvre sous notre vie domestique et nos rapports de voisinage, nécessité qui, comme avec des fouets, pousse irrésistiblement chaque âme adulte au désert, et fait de nos tendres contrats quelque chose de sentimental et de momentané. Nous devons conclure que les fins de la pensée étaient péremptoires, puisqu'elles ont dû être assurées à un prix si ruineux. Elles sont plus profondes qu'on ne peut le dire, et relèvent de l'immense et de l'éternel. Elles descendent à cette profondeur d'où la société même surgit et où elle disparaît - où la question est : Qui a la priorité, l'homme ou les hommes ? - où l'individu est absorbé en sa source.

Mais il n'est point de métaphysique qui puisse légitimer ou rendre tolérable cet exil parmi les rochers et les échos. C'est là un résultat si contraire à la nature, c'est une vue si incomplète, qu'il faut la corriger par le sens commun et l'expérience. « L'homme naît auprès de son père et y demeure. » L'homme a besoin du vêtement de la société, sinon on a l'impression de quelque chose de nu, de pauvre, d'un membre qui serait comme déplacé et dépouillé. Il doit être enveloppé d'arts et d'institutions, tout comme de vêtements corporels. De temps à autre, un homme de nature rare peut vivre seul, et doit le faire ; mais enfermez la majorité des hommes, et vous les désagrégerez. « Le roi vivait et mangeait dans sa grand'salle avec les hommes, et comprenait les hommes, » dit Selden. Quand un jeune avocat dit à feu M. Mason : « Je reste dans mon cabinet pour étudier le droit. » - « Étudier le droit ! » répliqua le vétéran, « c'est au Tribunal qu'il vous faut étudier le droit ! » Et la règle est la même en littérature. Si vous voulez apprendre à écrire, c'est dans la rue qu'il faut le faire. En vue de l'expression, comme en vue de la fin des beaux-arts, vous devez fréquenter la place publique. La société, et non le collège, voilà le foyer de l'écrivain. Le scholar est un flambeau qu'allument l'amour et le désir de tous les hommes. Sa part et son revenu, ce ne sont jamais ses terres ou ses rentes, mais le pouvoir de charmer l'âme cachée qui se tient voilée derrière ce visage rosé, derrière ce visage viril. Ses productions sont aussi nécessaires que celle du boulanger ou du tisserand. Le monde ne peut se passer d'hommes cultivés. Dès que les premiers besoins sont satisfaits, les besoins supérieurs se font sentir impérieusement.

Il est difficile de nous magnétiser, de nous exciter nous-mêmes ; mais grâce à la sympathie, nous sommes capables d'énergie et d'endurance. Le sentiment de

l'entente enflamme les gens d'une certaine ardeur d'exécution à laquelle ils atteindraient rarement s'ils étaient seuls. C'est là l'utilité réelle de la société : il est si facile avec les grands d'être grand, si facile de s'élever à la hauteur du modèle existant - aussi facile que pour l'amoureux de nager vers sa fiancée à travers les vagues auparavant si effrayantes. Les bienfaits de l'affection sont immenses ; et l'événement qui ne perd jamais son charme, c'est la rencontre d'êtres supérieurs en des conditions qui permettent les plus heureux rapports.

De ce que les soirées nous semblent fastidieuses, et que la soirée nous juge fastidieux, il ne s'ensuit nullement que nous ne soyons pas faits pour le monde. Un « backwoodsman », qui avait été envoyé à l'Université, me disait que quand il avait entendu les jeunes gens les mieux élevés causer ensemble à l'École de Droit, il s'était regardé comme un rustre ; mais que toutes les fois qu'il les avait pris à part et en avait eu un seul avec lui, c'était eux les rustres, et lui l'homme qui valait le mieux. Et rappelons-nous - les heures rares où nous avons rencontré les meilleurs êtres : nous nous sommes alors trouvés nous-mêmes, et pour la première fois la société a semblé exister. C'était la société, bien que dans l'écouille d'un brick, ou les îlots de la Floride.

Un homme de tempérament froid, nonchalant, pense qu'il n'a pas assez de faits à apporter à la conversation, et doit laisser passer son tour. Mais ceux qui causent n'en ont pas davantage - en ont moins. Ce qui sert, ce ne sont pas les expériences, mais la chaleur pour fondre les expériences de chacun. La chaleur vous fait pénétrer comme il convient en des quantités d'expériences. Le défaut capital des natures froides et arides, c'est le manque d'énergie vitale. Elle semble une puissance incroyable ; c'est comme si Dieu ressuscitait les morts. Le solitaire regarde avec une sorte d'effroi ce que les autres accomplissent grâce à elle. C'est pour lui chose aussi impossible que les prouesses du Cœur-de-Lion, ou la journée de travail d'un Irlandais sur la voie ferrée. On dit que le présent et l'avenir sont toujours des rivaux. L'énergie vitale constitue le pouvoir du présent, et ses hauts faits sont comme la structure d'une pyramide. Leur résultat, c'est un lord, un général, un joyeux compagnon. En face d'eux, comme la Mémoire avec son sac de cuir paraît un mendiant vulgaire ! Mais cette ardeur géniale se trouve en toutes les natures à l'état latent, et ne se dégage qu'au contact de la société. Bacon disait au sujet des manières : « Pour les acquérir, il suffit de ne pas les mépriser ; » de même, nous disons de cette force vitale qu'elle est le produit spontané de la santé et de l'habitude du monde. « Pour ce qui est de la tenue, les hommes se l'apprennent mutuellement, comme ils prennent la maladie les uns des autres. »

Mais les gens doivent être pris à très petites doses. Si la solitude est orgueilleuse, la société est vulgaire. Dans le monde, les capacités supérieures de l'individu sont considérées comme choses qui disqualifient. La sympathie nous abaisse aussi facilement qu'elle nous élève. Je connais tant d'hommes que la sympathie a dégradés, des hommes ayant des vues natives assez hautes, mais liés par des rapports trop affectueux aux personnes grossières qui les entouraient ! Les hommes n'arrivent pas à s'unir par leurs mérites, mais s'ajustent les uns aux autres par leurs infériorités - par leur amour du bavardage, ou par simple tolérance ou bonté animale. Ils troublent et font fuir l'être qui a de hautes aspirations.

Le remède consiste à fortifier chacune de ces dispositions par l'autre. La conversation ne nous corrompra pas si nous venons dans le monde avec notre propre manière d'être et de parler, et l'énergie de la santé pour choisir ce qui est nôtre et rejeter ce qui ne l'est pas. La société nous est nécessaire ; mais que ce soit la société, et non le fait d'échanger des nouvelles, ou de manger au même plat. Être en société, est-ce s'asseoir sur une de vos chaises ? Je ne vais point chez mes parents les plus intimes, parce que je ne désire pas être seul. La société existe par affinités chimiques, et point autrement.

Réunissez des gens en leur laissant la liberté de causer, et ils se partageront rapidement d'eux-mêmes en bandes et en groupes de deux. On accuse les meilleurs d'être exclusifs. Il serait plus vrai de dire qu'ils se séparent comme l'huile de l'eau, comme les enfants des vieillards, sans qu'il n'y ait là ni amour ni haine, chacun cherchant son semblable ; et toute intervention dans les affinités produirait la contrainte et la suffocation. Chaque conversation est une expérience magnétique. Je sais que mon ami peut s'exprimer avec éloquence ; vous savez qu'il ne peut articuler une phrase : nous l'avons vu en des réunions différentes. Assortissez vos hôtes, ou n'invitez personne. Mettez en tête à tête Stubbs et Coleridge, Quintilien et Tante Miriam, et vous les rendrez tous malheureux. Ce sera immédiatement une geôle bâtie dans un salon. Laissez les chercher leurs pareils, et ils seront aussi gais que des moineaux.

Une civilisation plus haute restaurera dans nos mœurs un certain respect que nous avons perdu. Que faire avec ces jeunes hommes effervescents qui se frayent un passage à travers toutes les barrières, et se comportent dans toutes les maisons comme s'ils étaient chez eux ? Si mon compagnon n'a pas besoin de moi, je le découvre en un instant, et quand le bon accueil n'est plus, des cordes ne pourraient me retenir. On voudrait croire que les affinités s'affirment avec une réciprocité plus sûre.

Ici encore la Nature se plaît, comme elle le fait si souvent, à nous mettre entre des oppositions extrêmes, et notre salut est dans l'adresse avec laquelle nous suivons la diagonale. La solitude est impraticable, et la société fatale. Il nous faut tenir notre tête dans l'une, et nos mains dans l'autre. Nous y arriverons si, en gardant l'indépendance, nous ne perdons pas notre sympathie. Ces montures merveilleuses doivent être conduites par des mains délicates. Nous avons besoin d'une solitude telle qu'elle nous attache à ses révélations quand nous sommes dans la rue et les palais ; car beaucoup d'hommes sont intimidés dans la société, et vous disent des choses justes en particulier, mais ne s'y tiennent pas en public. Toutefois ne soyons pas victimes des mots. Société et solitude, ce sont là des termes décevants. Ce qui importe, ce n'est pas le fait de voir plus ou moins de gens, mais la promptitude de la sympathie ; une âme saine tirera ses principes de l'intuition, en une ascension toujours plus pure vers le bien suffisant et absolu, et acceptera la société comme le milieu naturel où ils doivent s'appliquer.